

Les Chemins

R É C I T

Chi LU

Chi Lu

Les Chemins

© Chi Lu, 2026

ISBN numérique :

Couverture : Universal Clock par Luís Miguel'

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma fille, toi qui m'as donné la force.

Chapitre 1

Ce n'est que le début

J'ai levé les yeux. Une faible lumière descendait du grand dôme qui surplombait mon univers. J'étais dans l'eau, au cœur d'une immensité bleue, sans commencement ni fin. Tout doucement, un filet d'eau tiède remontait depuis le bas de mon corps jusqu'à mon dos, puis à ma nuque, jusqu'à ma tête.

Je me suis réveillée, le lit trempé.

J'ai commencé à perdre du liquide amniotique, à une heure du matin.

Après m'avoir examinée, la sage-femme de l'hôpital de soins périnataux m'a dit que le liquide amniotique était très teinté. Il fallait donc me transférer immédiatement à la maternité, où un déclenchement serait envisagé.

À deux heures du matin, l'ambulance est arrivée. L'hôpital se trouvait en banlieue parisienne ; l'ambulance avait fait de son mieux pour fendre au plus vite le grand silence de la nuit.

Depuis mon huitième mois de grossesse, avec l'aide de la maternité, de la PMI et de la Maison des femmes, j'étais hospitalisée dans cet hôpital pour me protéger des conflits avec mon mari N – comme la plupart des femmes ici. Mais je ne savais toujours pas où je pourrais aller après mon accouchement.

À trois heures du matin, je suis arrivée à la maternité. J'ai appelé N pour qu'il vienne. Comme je l'avais promis, quoi qu'il arrive, il restait le père de notre bébé. Pourtant, après une dizaine de tentatives, il ne répondait toujours pas.

Après un deuxième examen, on a commencé le déclenchement vers cinq heures du matin. Le médecin a pris un long tube fin, l'a enduit d'une bonne couche de gel, puis l'a inséré dans mon vagin avant de le faire passer jusqu'au col de l'utérus.

Mon corps n'était plus qu'un récipient. Mon esprit y demeurait encore, mon bébé aussi, et désormais toutes sortes de liquides y circulaient, entrant et sortant par les tubes qu'on m'avait placés partout.

On m'a dit qu'il fallait s'assurer que j'accouche dans la journée, c'est-à-dire dans les vingt-quatre heures, car le liquide amniotique était déjà teinté, et un accouchement trop tardif risquait d'entraîner des complications respiratoires pour le bébé.

Cependant, à neuf heures, déjà huit heures après la perte des eaux, aucun progrès n'avait été constaté.

À neuf heures et demie, N est arrivé.

Nous ne nous étions pas vus depuis un mois. Nous nous sommes salués comme des inconnus.

— Tu avais mis ton téléphone en silencieux ?

— Non, mais je ne l'ai pas entendu, parce que j'ai pris des médicaments pour dormir.

Nous ne nous sommes pas beaucoup parlé. Le moindre mot pouvait devenir un reproche.

À dix heures trente, on m'a posé la péridurale pour préparer la perfusion de déclenchement. À partir de midi, les sages-femmes et les médecins sont venus m'examiner toutes les heures pour vérifier l'ouverture du col. L'un après l'autre, ils introduisaient leurs doigts dans mon vagin. Je me sentais comme un tunnel dans lequel tout le monde pouvait entrer, pénétrer, fouiller, puis ressortir.

À seize heures, on m'a dit que le col était ouvert à trois doigts. J'étais surprise de voir un progrès si minime après quinze heures d'attente.

C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à ressentir des douleurs. Ce n'était pourtant pas normal, puisque j'avais reçu la péridurale.

N me disait souvent que je ressentais des douleurs et des angoisses qui n'étaient pas réelles. Alors, j'ai pris l'habitude de ne pas parler de mes sensations tant que je n'étais pas certaine que ce que je ressentais était réel. Pourtant, dans la plupart des cas, cette certitude ne se justifie pas.

Je me suis tordue sur le lit sous l'effet de la douleur. N restait assis dans un coin de la salle, jouant sur son téléphone, l'air ennuyé.

Ce n'était pas le moment d'être triste ou énervée à cause de sa réaction. J'ai essayé de ne pas y penser. S'il était là, c'était uniquement pour être présent pour le bébé, rien de plus.

Quand on m'a dit que le col était ouvert à quatre doigts, j'ai commencé à

ressentir des douleurs insupportables et à crier instinctivement. Surpris par ces cris, N s'est approché de moi. Pour la première fois de la journée, il a tenu ma main et m'a dit : « Suis-moi, respire et souffle... »

Pourtant, il est retourné dans son coin. Quand je criais de douleur, il disait : « Fais ce que je t'ai appris. »

Il faisait pareil quand je vomissais pendant les quatre premiers mois de ma grossesse. Je me suis souvenue des moments où je sortais de la voiture en courant, le corps secoué de spasmes, tandis qu'il restait à l'intérieur, impassible. « Si tu te sens mal, c'est parce que, dans ta culture chinoise, les femmes sont fragiles. Si tu n'y penses pas, tu ne vomiras pas. »

À dix-neuf heures, j'ai appelé l'anesthésiste.

On a commencé à se demander si la péridurale avait été mal placée. Après trente minutes de tests, ils ont décidé de la refaire. Cette fois-ci, j'étais sûre de ce que je ressentais. Je sentais bien que cette seconde péridurale n'avait rien à voir avec la première.

Devant la salle d'accouchement, les pas se croisaient, les soignants couraient presque pour accueillir chaque nouvelle vie ; mais dans notre chambre, rien ne bougeait – ni mon bébé, ni moi, ni N. Le silence restait total.

L'ouverture du col ne progressait toujours pas. Trois équipes médicales s'étaient déjà relayées, et pourtant mon bébé n'était toujours pas né.

— Elle s'appellera comment, notre fille ? lui ai-je demandé.

— Je te l'ai déjà dit, m'a répondu N.

Il avait choisi un prénom rare, venu d'une langue ancienne. Je le trouvais beau, mais peu courant en France.

— Est-ce qu'elle pourrait avoir un deuxième prénom un peu plus français ?

— Tu ne connais rien à la culture française, tu ne proposes que des prénoms nuls, répliqua-t-il sèchement.

— Tu peux choisir son deuxième prénom. Mon prénom étranger m'a causé beaucoup de difficultés. J'aimerais justement qu'elle ait le choix.

— Non. Si j'ai dit non, c'est non ! Tu dis ça juste pour me contredire. Chez moi, les deuxièmes prénoms ne sont pas une tradition.

Le silence a de nouveau rempli la chambre. Comparées aux contractions, qui n'avaient duré que quelques heures, les blessures du cœur, celles qui s'installent dans le quotidien, me semblaient plus étouffantes.

À vingt-deux heures cinquante, on a finalement abandonné l'idée d'un accouchement par voie basse et décidé de pratiquer une césarienne.

À ce moment-là, j'étais épuisée : la nuit blanche, deux péridurales, les douleurs, les angoisses... Lorsque l'on m'a poussée dans la salle, la lumière aveuglante m'a forcée à garder les yeux fermés pendant toute l'opération. Avec l'augmentation de la dose d'anesthésique, je ne me sentais plus moi-même. Une odeur de chair brûlée montait jusqu'à moi, je sentais qu'ils étaient en train d'ouvrir mon ventre, mon utérus – sensation sans douleur, mais bien réelle.

Ils ont essayé de me parler, je leur ai répondu difficilement. J'avais perdu toute maîtrise de la grammaire, du vocabulaire, du sens même de mes phrases, mais je faisais de mon mieux pour rester correcte et présente.

Soudain, j'ai entendu un cri.

C'était mon bébé !

C'était un cri si puissant qu'il déchira aussitôt l'obscurité de la nuit. Jamais de ma vie je n'avais entendu une voix aussi belle.

Les larmes se mirent aussitôt à couler.

Tout ce que j'avais vécu pendant ces neuf derniers mois a déferlé devant mes yeux en un seul instant. Mais face à l'immense bonheur que je ressentais dans ce moment si précieux, tout cela me paraissait soudain dérisoire.

Le médecin a approché le bébé de mon visage. Sous l'effet de l'anesthésie, aveuglée par la lumière et les larmes, je ne parvenais pas à distinguer ses traits. Et pourtant, j'étais certaine d'une chose : elle était, sans aucun doute, la personne la plus belle que j'aurais jamais la chance de voir dans ma vie.

Avant d’être enceinte, j’avais imaginé mille fois à quel point ce serait merveilleux : deux personnes qui s’aiment, attendant ensemble l’arrivée d’une nouvelle vie. Cette vie qui grandirait en moi jour après jour, changeant, évoluant, et moi, tenant la main de son père, faisant de notre mieux pour la mettre au monde...

Mais plus tard, j’ai compris que la réalité n’était pas celle que j’avais rêvée.

Je me souviens encore du jour où je suis allée voir l’assistante sociale. C’était un matin froid et brumeux, je suis sortie très tôt pour être parmi les premières reçues sans rendez-vous. Je me suis assise sur le banc dans la salle, tenant dans la main le ticket D001. Le personnel venait à peine d’arriver au travail. Je les regardais aller et venir, échangeant des bonjours poliment, un à un.

« Pourquoi suis-je là ? » Oui, j’étais là, dans la salle du bureau d’Action Sociale pour demander de l’aide. À peine deux ans auparavant, j’étais cheffe d’équipe dans l’une des plus grandes entreprises technologiques de Chine, pleine d’idéalisme et d’ardeur. Avec N, nous sommes venus en France, son pays natal, pour construire ensemble notre nouvelle vie. Et maintenant, enceinte de trois mois, sans travail ni indemnité, je me retrouve coincée dans ce pays de rêve.

— Pourquoi avez-vous démissionné ?

— Parce que je voulais me consacrer entièrement à ma famille.

— Mais pourquoi votre mari refuse-t-il de financer les dépenses liées au bébé, puisque c’est une grossesse désirée ?

— Il dit que c’est moi qui ai voulu avoir un enfant. Il me soutient, mais c’est toujours ma décision, pas la sienne.

L’assistante sociale trouvait mes raisons illogiques. Avec un sourire subtil teinté d’ironie envers les hommes, elle m’a dit :

— Madame, avoir un enfant ensemble, ce n’est pas une décision, c’est une relation. Vous comprenez ?